

Entretien **Aline Chambras**

## Les mines d'argent de Melle

**F**lorian Téreygeol poursuit son exploration expérimentale des mines d'argent de Melle (79), auxquelles il a consacré une thèse, «Les mines d'argent carolingiennes de Melle», soutenue en 2001 à la Sorbonne (dir. Paul Benoît).

Spécialisé en archéologie minière et en paléométallurgie, il est aujourd'hui chargé de recherche pour le CNRS à l'Institut de recherche sur les archéomatériaux de Belfort et chercheur associé au CESC.

L'Actualité. – Pourquoi choisissez-vous, en 1995, le site des mines de Melle comme sujet de thèse ?  
Florian Téreygeol. – Melle possède une richesse souterraine : la galène argentifère. Ce minerai de plomb, présent dans tout le sous-sol mellois, a fait la fortune des empereurs carolingiens entre le VIII<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle. Durant cette période, un atelier monétaire s'était installé dans la cité. Cet atelier est le seul que l'on connaisse de l'époque carolingienne qui soit directement lié à une mine, et qui ait donc directement accès à la matière première. Environ 10 000 pièces fabriquées et frappées à Melle ont été retrouvées, en quantité dans le Poitou-Charentes, mais également dans l'ensemble de l'empire carolingien, en Espagne, en Ecosse, en Suède, etc. Des pièces ont même été retrouvées jusqu'au Proche-Orient : ce sont certainement des pièces perdues à proximité des voies de pèlerinage pour Jérusalem. Une telle diffusion témoigne d'une grande confiance à l'égard de la monnaie frappée à Melle. Car à cette époque, une pièce sortie de sa zone de frappe pouvait rapidement être refondue et marquée d'un autre nom. Si les pièces de Melle ont pu circuler en conservant leur effigie d'origine c'est qu'elles devaient représenter un gage de qualité. Cela explique aussi que d'autres ateliers poitevins aient frappé des pièces au nom de Melle.

En 1999, vous aviez pour la première fois expérimenté la technique d'autrefois d'extraction du minerai par le feu (abattage au feu). Où en sont vos recherches sur le terrain ?

Je suis dans une autre phase d'expérimentation, toujours dans le but de retrouver les techniques mises en œuvre à l'époque carolingienne pour produire l'argent, depuis la mine jusqu'à la monnaie. Après l'abattage au feu, j'expérimente une autre étape de la chaîne opératoire qui est le lavage et la fusion du minerai d'argent. Jusque-là ces techniques n'ont été observées que d'un point de vue strictement archéologique. Grâce à mes expériences sur le terrain, je vais ainsi pouvoir vérifier des hypothèses formulées après les fouilles.

Cette tendance à l'expérimentation n'est pas très répandue parmi les archéologues ?

La pratique de l'archéologie expérimentale se développe depuis quelques années, mais elle reste encore très peu utilisée en France. Pour moi, c'est un complément indispensable de l'archéologie traditionnelle. Même si cette méthode reste difficile à mettre en œuvre : dans mon cas, pour que cela soit vraiment valable, je dois utiliser exactement les mêmes matériaux que ceux dont disposaient les mineurs carolingiens. L'intérêt d'une telle pratique



Claude Rauquet

Quelle était la valeur des pièces ?

À Melle étaient fabriqués des deniers et des oboles. Le denier, qui pèse environ 1,8 g, avait un fort pouvoir d'achat. Avec environ 15 deniers, vous pouviez acheter une vache. Et l'obole, qui vaut un demi-denier, a été créée comme monnaie divisionnaire. Le but était d'avoir plus de monnaie en circulation et surtout que l'on puisse rendre de l'argent en dessous du denier. Précisons qu'à cette époque, l'économie reste encore basée sur le troc et l'échange.



La plate-forme est ouverte au public du 27 juillet au 24 août 2003 dans le cadre de la visite des mines d'argent de Melle. Tél. 05 49 29 19 54

est de pouvoir confronter une hypothèse purement archéologique (c'est-à-dire élaborée à partir de données de terrain) à une réalité tangible. Et ainsi de pouvoir valider ou remettre en cause ces hypothèses. Dans le domaine propre de l'archéologie minière et métallurgique, il faut être prêt à employer toutes les techniques (expérimentations, analyses de laboratoire...) pour obtenir les réponses aux questions que l'on se pose. Mon but reste avant tout de faire l'histoire des mines.

Quelles seront vos prochaines phases de recherche à Melle ?

Cet été, je reprends des fouilles dans les mines de Melle afin de tenter de les dater, dans un cadre purement archéologique cette fois. Ce problème de datation doit être résolu car si jusque-là le site de Melle

est dit carolingien, certaines informations numismatiques laissent penser qu'il y avait déjà une forte activité à Melle dès l'époque mérovingienne, c'est-à-dire vers le VII<sup>e</sup> siècle. De plus, en 675, la monnaie d'or disparaît au profit de la monnaie d'argent. Il pourrait y avoir une corrélation entre l'ouverture des mines de Melle et ce changement monétaire. Je cherche donc à vérifier cette hypothèse. Je travaille aussi à Melle avec d'autres collègues, historiens et archéologues, à la mise en place d'une plate-forme expérimentale sur les métaux grâce à laquelle nous pourrions tester nos hypothèses en réel. En collaboration avec le site des mines d'argent des rois francs, nous allons ainsi construire des fours respectant les données archéologiques et les faire fonctionner, comme autrefois.

Pièces issues de la collection municipale de Melle. Plus de 10 000 oboles et deniers ont été retrouvés en France, mais aussi un peu partout en Europe et au Moyen-Orient.



Par **Veronica Grecu** Photo **Jean-Louis Schoellkopf**

## Un jardin carolingien

Depuis 1989, à côté des mines d'argent de Melle on découvre un des plus beaux jardins carolingiens de France. Reconstitué à l'initiative du professeur Claude-Charles Mathon d'après les plans d'un moine de l'abbaye de Saint-Gall, datant du IX<sup>e</sup> siècle, et les informations extraites du *Capitulaire de Vilis*, concernant 88 plantes que Charlemagne voulait retrouver à l'intérieur de son empire, ce jardin dévoile les connaissances botaniques de nos ancêtres. Disposé en petits carrés identiques séparés par des allées

rectilignes, ce clos, qui à première vue ne semble avoir rien d'extraordinaire, est planté d'espèces oubliées (plus de 130) qui autrefois composaient l'ordinaire de la vie quotidienne.

Dans un espace assez restreint, on peut observer, non sans étonnement, une multitude de plantes variées qui s'épanouissent au soleil, insoucieuses du passé et de l'histoire qu'elles recèlent. Des plantes médicinales (la menthe, le pavot, la chélidoine, la tanaisie, la bardane, la pervenche) côtoient et s'entrelacent aux plantes aromatiques

(le thym, l'estragon, le safran, l'absinthe), textiles (le lin, le chanvre), alimentaires (l'épeautre, le chou marin ou palmier, l'avoine, le sarrasin, l'ail rocamboule, la ciboulette, l'artichaut, le fenouil) ou tinctoriales (la guède, connue aussi comme le pastel des teinturiers, le souci des champs, le réséda), témoins atemporels d'un savoir ancien, très vaste malgré son empirisme.

De la garance à la sarriette, en passant par la bourrache, la chélidoine, la saponaire, la cardère ou la mandragore, les plantes du jardin carolingien ont des destinations multiples, visant surtout à des fins pratiques.

« Bien qu'on ne possède pas beaucoup d'informations sur leur utilisation, les quelques détails obtenus des calendriers liturgiques ou agro-horticoles nous permettent d'estimer l'importance de ces plantes pour la société médiévale. Dégraissants naturels (la saponaire), antirhumatismaux (la bardane), antianémiques (le fenu grec), remèdes homéopathiques (la chélidoine) ou aromatisants (l'angélique, l'absinthe), les espèces réunies à Melle sont avant tout des plantes utilitaires », explique Gaëtan Mauzé, guide du jardin et des mines.

Nonobstant, elles sont aussi étroitement liées aux croyances populaires, si importantes tout au long du haut Moyen Âge. Par exemple, la joubarbe – la barbe de Jupiter –, utilisée dans l'homéopathie, était en même temps censée éloigner la foudre, alors que l'angélique devait protéger contre la peste, tout comme la passerage devait guérir la rage.

